

saintes ont été plus ou moins belles, et saint François de Sales en donne une des raisons en disant : " Dieu et la vertu ne peuvent être dans une âme sans que le corps et le visage n'en ressentent quelque douceur. " Quant à madame la duchesse d'Orléans, elle était si laide qu'elle faisait peur aux petits enfants, et l'éclat de son rang et les flatteries des courtisans ne cachèrent pas à son esprit droit et judicieux les disgrâces de sa personne.

En Allemagne, dans sa famille, elle avait été aimée. En France, lorsqu'elle vint prendre la place de cette Henriette d'Angleterre, si charmante, si regrettée, et dont l'esprit et les grâces exquises devaient faire ressortir encore ce qui manquait à la princesse palatine, Madame ne rencontra que froideur et répulsion mal déguisées sous le respect et les compliments obligés. La fausseté, la corruption, la frivolité des courtisans, la révoltèrent. Elle ne trouva d'amitié et d'égards véritables qu'après du roi son beau-frère, et, s'attachant profondément à lui, fut jalouse de tous ceux qui l'approchaient, surtout de madame de M. intenon. Fière, honnête et farouche, froissée dans son amour maternel par la précoce perversité de son fils, et n'ayant nulle estime pour son mari, Madame enveloppa d'un même mépris toute la cour, toute la France, et regretta toute sa vie, sa chère Allemagne et ce Palatinat deux fois livré aux flammes par les armées de Louis IV. Se rendant bien compte qu'elle ne serait jamais aimée à la cour de France, elle voulut du moins n'être pas moquée, et, usant de l'appui du roi et des privilèges de son rang, elle se fit craindre de tous, et de son mari tout le premier.

Rigaud n'avait jamais vu Madame. La beauté du lieu où lui apparaissait ce type de laideur achevée n'était pas pour atténuer l'impression qu'il ressentit, et la princesse la devina aisément. Elle entra dans le château, et, traversant un grand vestibule rempli de serviteurs qui se rangèrent en s'inclinant sur son passage, elle entra dans un petit salon où deux tapissiers étaient occupés à poser les tentures d'été, leur commanda de s'en aller, et congédia M. de Marnes et l'écuyer, qui allèrent s'asseoir dans le vestibule.

Restée seule avec Rigaud, la princesse lui indiqua un panneau de boiserie richement encadré et placé au-dessus d'une cheminée, en face de laquelle était un grand miroir.

" Voici le panneau que vous aurez à décorer d'une peinture, monsieur, " lui dit-elle ; " il faut qu'elle soit terminée à l'automne. Considérez bien l'emplacement, pour donner à la figure que vous peindrez les dimensions convenables. On vous remettra le dessin du panneau. Avez-vous bien vu ?

" Oui, Madame, " dit Rigaud. " Quel est le sujet que je dois représenter ? "

" C'est un portrait. Le Brun m'a dit que vous y excelliez. Quelle toile avez-vous là ? "

" C'est le portrait de ma mère, " dit Rigaud en le découvrant et le posant sur la cheminée.

Madame se recula de quelques pas et l'examina un instant.

" C'est frappant de vérité, " dit elle, " ce doit être ressemblant. Aimez-vous faire des portraits de femme ? "